

# ATHÈNES FRONTIÈRE

Athènes frontière Athènes vieille je te pense donc je frappe ne jamais placer son tibia près des Propylées

je pense donc je frappe descendre les Champs-Martyrisés

Je pense donc je frappe avec des bouts de foie tromper les vautours

je pense donc je frappe garez-vous des atlas méfiez-vous des sysiphes

je pense donc je frappe impuissants et outrecuidants

je pense donc je frappe alcibiade goudronné au rouleau compresseur

je pense Platon donc je frappe je rêve eschyle Homère Homère divin la mer vineuse

elle frappe donc je frappe te mutiler Athènes et te faire enfin mienne

je pense ta démocratie donc je frappe athéna la mielleuse l'america l'esclavagratte

je pense donc je frappe athènamie mythée quasi-menteuse je pense je je qui bats le tambour je chante une mémoire anesthésiée

cependant j'écoute je pense le ressac de l'univers

et mes oreilles qu'Athènes ressuscite autre

mais je frappe toujours la mer elle me frappe la mer démocratie viciée la rompue la corruptrice

l'accord la divine athéna me frappe

tu penses donc tu cherches si loin trop loin

frapper frappe

je frapperai à ta porte et sans majuscule destinée

on pense on frappe on rêve j'inspire profond pas très bien trop loin

## ■VISION D'HAÏTI

Il n'est pas facile de vivre dans la peau d'un Blanc aujourd'hui je sens grouiller la vermine de ma race

Haïti crève toujours en enfer

quelles leçons de l'Histoire quelles leçons de nos vies quelles leçons de nos actes des atômes du passé

Vous voulez que je respire la poésie d'aujourd'hui venez respirer l'odeur du sang des esclaves noirs

300 ans de sueur de désespoir de morts lointains

écoutez battre la cendre des vieux nègres d'Haïti

il n'est pas facile d'être un Blanc libre aujourd'hui sur les traces des négriers nantais d'être un poète formaliste qui torture le langage par plaisir

quel compatriote a déjà torturé ici ces esclaves africains quel noble français a-t-il inventé de prendre la dernière goutte de vie de mes frères esclaves africains de mes frères esclaves africains

Le Français me prend par la main à Saint-Domingue Vous voulez que je pleure avec ma poésie moderne venez vivre l'enfer dans mon cœur le souvenir de la terre rouge venez vivre notre part bestiale de tigre encore palpitant

Il n'est pas facile d'être un humain blanc dans sa peau On peut être malade à en mourir d'Haïti je voudrais échapper à mon sort de descendant des morts( à voir si c'est pas plutôt Maures)

de descendant des 100.000 morts sous les coups pour le sucre sous la violence le mépris les coups de fouet

Vous voulez que j'assiste à la soirée poétique organisée pour le bon poète Jean Durozier par la meilleure organisatrice culturelle mais je n'entends que la sueur et le sang de mes lointains --- ancêtres noirs

Il n'est pas facile d'être Blanc quand on sent qu'on est Noir et mes ancêtres redoublent encore de férocité

dans mon crâne je suis le fouet
je sens le fouet
je sens le sol sans lits
je sens la fatigue
je sens la misère
je sens la basse vie de l'esclave et
la bonne vie du maître
horreurs non dites qui n'ont pas de fin

Vous voulez que j'écrive à en perdre ma mémoire vous voulez que je perde qui je suis ma personne et mes racines

je suis un Blanc noir je suis un Noir qui a perdu l'envie d'être blanc

## LITANIES DU GOUDRON

Mon cœur est né vers mille neuf cent quarante-deux dans un quartier Nord agité par les cris des locomotives en manœuvre

les murmures des vendeurs de citron à la sauvette

les coups de gueule des autobus

les bruissements de la foule assagie dans les squares de Montmartre

les : Viens ici mon petit poulet, regarde un peu cette laitue aujourd'hui !

et le boniment du montreur de filles à la recherche de quelque puce les cinq cent mille appels des rues

Mon cœur est né avec cet âge arpenteur, en comptant les centaines de pierres qui bordent fidèlement les trottoirs et ma longue enfance attentive au macadam calculait ses élans au-dessus des miroirs de granit bien taillés

Je m'imbibais sourdement de magasins minables ou de boutiques rutilantes cossues et fessues

de grands cafés, des « cabarets » de Pigalle, du « Néant » avec ses frissons fous pour rigoler,

et d'une foule

d'une foule toujours en course régulière pressée d'aller enfin là, là où et où jamais je ne sentais de but marée où je naquis îlot – fixé ancré par mon œil par mes pas par mon passé zéro

Mon cœur est né saoulé de bitume dans le tonneau de la ville et assoiffé de rouelles populaires et assoiffé de ruelles populeuses de cinémas naïfs et d'immeubles crayeux d'où surgissent des petites vieilles à l'assaut des quatre-saisons-qui-leurrestent

et je suis sorti avec elles, là où l'histoire est dure et sale, rue de Clignancourt,

à l'enseigne du meurs-petit,

juste à côté du petit luxe qui ostentait tous ses orteils comme de bien supérieures merdes, à côté de Dufayel et des Galeries Barbès,

les rues montantes sont mon théâtre.

Sur des patins à roulettes, dans les rues vides du Paris sans voitures les pieds ronflants sur les douces pentes de la rue Hermel où Montmartre vient mourir ( douces douces depuis combien de temps ) j'ai déroulé dans mon cœur le plaisir d'être petit ( poivre et sueur de l'enfance urbaine et de la mort épicent toujours mes yeux, ma main, mon sexe )

Devant le Marcadet Palace un peu plus haut mon cœur est né a pris mémoire quand déboule coule claque et remonte ce régiment allemand fait de corps et de bruit avec ses chants ils se poussent et moussent sur les talons ferrés des petits commerçants bêtasses et maniaques leur font la haie Moi ils me font mon corps je frémis je piaffe et je renifle

les petits cons avec qui je me bagarre en cassant mes lunettes la concierge collabo du numéro 1 qui vient placer son sourire sur le pas de sa porte

les masses de coups reçus à recevoir les exodes éperdus bombardés le goût du sang

Je passe Vingt ans de voyages et d'essais de retour ne m'ont rendu ni vomi dans Paris mais à côté de lui les fils en exil du Bénin qui balayent les rues m'y ont remplacé comme si je n'avais plus rien à y faire que de les regarder et de m'étonner du rapetissement de mes foules dans le vase étroit des murs

Quelqu'un me trouve déjà résigné Ah! je ris Je pense aux voyageurs venus des tropiques pour tenir le balai à quinze balles enrobés de dettes de soucis et parés du trop bel acte de vivre au bistrot ni leurs pieds ni leur cœur n'accepteront jamais comme moi cette ville-marâtre

Paris-Mont-des-Martyrs!

Tu as marié mon cœur lorsque j'avais dix ans quand pleuvait sur ta tête un malheur parmi d'autres tu m'as mis dans tes cuisses dans ton ventre je connais tes boyaux tes souterrains tes cryptes les caves noires les galeries les trous d'égout Crève tes caves! Que volent encore tes pavés brûlants!

Je ferai sortir ventre à l'air les morts-poissons (poisseux) les belles charognes des quartiers et charniers populaires où j'étais le long des quais (ô quai ô quai !)

Au bord des quais roulent encore les enfants enlisés de la Commune de mille huit cent soixante et onze et dans ma rue Duhesme gît l'odeur des bombardés de mille neuf cent quarante-quatre

Mon frère du Bénin
qui croupis à ton tour loin du seizième arrondissement
tu balaies les caniveaux de soixante-dix-neuf
et un peu les morts de mes caves
d'après la très très drôle de guerre
et mon cœur - veut - t'en dire - un ptit mot
dans le silence pas complice
de mes yeux
dans le silence pas complice
de quelques-uns de nos aïeux
dans le petit silence bouillant
des crânes creux qui sortent des tranchées
de la ville
et qui fraternisent

oh surprise

## **AMERIGO**

tes quatre navigations ont charrié quatre siècles et celui-ci

nous voilà piégés pétrifiés reclus bétonnés as-tu rallié l'Afrique pour que ces blanches larves se fassent un collier de têtes crépues et mon âme mohicane scalpée ? hein! predatorio

je nous revois le cirque ces barnum nos enfances cinq ou six éléphants poitrail dressé sur le croupion stoppé des autres voilà New York la trompe levée figée dans son cirque São Paulo Shanghaï tous ces attrape-ciel bloqués

ta tour Eiffel Apollinaire conserve quelque grâce encore de bergère ô ringo meerigo ces moutons-ci hydres de lerne menacent cent têtes plus hautes que la belle de chaillot et toi

qui te protégera

on crache sur ton nom

qui nous pardonnera

ami amerigo!
explorêveur
jusqu'où ta chaleur ta lumière
ce monde
quelque temps nouveau monde
comment respirais-tu en refusant son âge
ta gorge puait-elle déjà l'industrie l'esclavage tant de perditions
peux-tu encore ouvrir sans grelotter
sur nos fièvres

tes yeux lointains

pas trop appauvris par la mort tourne-les vers ce ciel

encore à peu près bleu

( Amerigo Vespucci, navigateur florentin, a légué son nom au continent « américain » qu'il a abordé plusieurs fois, jusqu'en 1502, après Christophe Colomb. Quatre siècles d'explorations jusqu'au Sud du continent laissent un bilan mal tolérable : massacres d'Indiens, importation d'Africains esclaves, industrie capitaliste impérialiste...J'ai interrogé ici l'âme morte d'Amerigo.)

## **ALGER 1969**

Alger! Alger la blanche! blanche au soleil et sur l'azur Alger la pauvre tu n'étais pas blanche au temps où je t'ai vue avec tes pilotis d'hémoglobine séchée depuis tant d'années

Alger si rouge comme la mer celle du vieil Homère vineuse et infinie

j'ai partagé le lait caillé si frais sur les grains de couscous pour le midi des ouvriers

tes voiles fragiles claires fumées candides sur le pubis et sur les lèvres ô algériennes

bonjour Alger la noire la noircie l'âme des fusils reste bien creuse la lame des couteaux reste bien obscure

mais Alger j'ai vécu pour toi dans l'éternel

bonjour et adieu lucide ciné-club qu'on disait encore de la rue d'Isly dans cette cave de cinéma si rare si suffocante à peine un filet de fraîcheur mais c'était Sénac et Fellini adieu dans le trop-plein de nos têtes bonsoir bonsoir nous entrons dans les salles du crépuscule

comme la cendre chaude comme la cendre chaude l'âme des armes nuit encore l'âme des armes luit encore

Alger! troupeau paré pour le sacrifice!
Rome apprêtée pour Pétrone
je ne tiens aucun compte de l'éclat du ciel
ni des mirages
Alger Alger
toujours des maîtres!
ces maîtres maintenant enchaînés
à leur pleine et courte mémoire
toujours mémoire de sang

ne perds pas ton temps ni ta majuscule

à cause de moi

la femme est grande et remuée et forte mais sans méditation pas d'harmonie je me suis baigné en toi Alger dans ta sueur pour l'éternel

Alger- amour et noire et blanche et close hélas

le ciné-club de la rue d'Isly reste fermé

La guerre d'Algérie - plus de sept ans jusqu'en 1962 - un puits où mon entrée dans l'âge adulte est restée immergée, m'a fait vivre une difficile passion pour l'indépendance algérienne, et une longue et totale rébellion contre la schizophrénie coloniale française. Quand j'ai pu respirer Alger la martyre à l'été 1969, j'étais invité pour quelques jours et reçu par les organisateurs du 1er Festival Panafricain. Les stigmates des récentes tueries pesaient encore lourd et sourd sur le pays et sur ma vie.

## STUPEUR ET TREMBLEMENTS

soirée paisible
nous faisons la queue dehors pour voir un film à la Nef et
sur les visages la fraîcheur pleut
et je remarque
sur ce trottoir un type
qui a l'air vietnamien il aboie avec civilité et compétence l'heure des
séances et la file où se ranger et je me baigne dans
ces visages fatigués obéissants et absents
loin des beautés de magazine conversant près de mes yeux
-- paupières fripées -- souriant à la nuit amie
et soudain
leurs cheveux blancs ou gris me sautent au visage

le travail qui les a burinés aujourd'hui comme les autres jours ce soir il s'offre à ce plaisir il les amante il les aimante ici et peu de jeunes corps, peu au milieu de nous seulement seulement ce Vietnamien qui fait son travail

tous pourtant caressent mon regard

ma tête n'est pas seulement dans cette douceur mûrie mais sur les rudes pentes pavées de São Salvador à Sergipe

à Pernambouco

dans le Sertão elle promène autour de nous les vastes espaces du malheur que les hommes se procurent et en longues minutes fragiles l'illusoire repos qu'ils se donnent dans les trois-quarts du monde et ce soir aussi
à Grenoble
sur ce trottoir en France
sans espoir politique
sans sagesse
et sans haine aussi mais
humectant leurs lèvres
d'une vague rêverie
voyant dieu à travers les étoiles
ou les étoiles
ou les nuages ou l'or du soleil
ils contemplent
l'œuvre qu'ils sont et
que nous sommes
devenus,

nous
en 2003
à Grenoble avec nos frères sans abris
avec nos frères zombies
avec l'héroïne qu'ils ont sniffée
et la petite pute roumaine jetée à ma rencontre
les billets de banque couverts de microbes
asiatiques
les cœurs ouverts les cœurs plombés
le cercle polaire
où nos âmes ici grelottent

la guerre encercle cet îlot de nuit à Grenoble et je m'engouffre deux heures avec mes semblables fatigué je fais relâche ce soir je m'offre à toi je reconnais ta force ô équateur

dans ta caverne aux quarante couleurs

après le vingtième peut-être

# APRÈS LE VINGTIÈME, PEUT-ÊTRE

emballé dans l'amas des nuages le monstre si simplement s'articule indocile à nos morsures comme dans cet adagio

la conscience d'un seul trancherait-elle coutelas assez luisant nos destinées occidentales

orageuse langueur
des fantaisies
et fastidieux conservatoires
l'ère des partages
s'annonce
épreuves
proches déjà
le lointain
s'estompe

vois les prairies assombries ces horizons tachés de lèpre quand ta voix n'a plus d'espace plus d'espace

les prophètes entrevus dans l'écheveau des ciels anciens ne craindraient pas ses foudres non mais nos fourches qui dérapent à l'aveugle

en ce passage cyclique dieu joue comme s'il dispersait l'or dé – chi – que – té

de son élan

et sourd il tonitrue derrière les montagnes jaugeant nos imprudences martiales qui peut dire s'il improvise et pour quelle éternité

un iris a disparu l'iris quotidien dans la lueur qui s'annonce à chaque aube

le velours des incertitudes couvre nos crinières nos paupières

et maintenant maître PEUT-ÊTRE est revenu ses ... ses ambulations fêlées pour qui tinte-t-il pour qui les sommeilleux lèvent le torse

seigneur PEUT-ÊTRE! toi qui pointefuses te hissant au-delà de tes caches

monseigneur PEUT-ÊTRE! j'aimerais tant que tu te dissolves j'imagine à quel point tu as faim

en ton propre royaume ayant perdu l'azur tu avaleras les folles herbes et hauts débris de nos enfances

ainsi
ainsi ta vie
ta vie conjointe à
l'embryon universel
à l'embryon
d'éternité
se perpétue

a minima dans l'univers les métamorphoses de l'avenir renseignent quelques rayons premiers une faiblesse nourrie

de graines et d'étoiles

le guetteur ne s'en déroutera guère commencements qu'il pressent sagesse ou non

grand désir couleurs et formes sous l'édredon encore non révélées

## DE LA RIVE AUX FLOTS VIFS

deux chants pour Ginette Trépanier

### CANTO SALGRADO, 1

au jardin d'Eden, l'eau sortait de terre : elle se coula en plusieurs lits ; l'un, qui m'intéresse on le nomma Guihôn --- une source et un cœur -Que ma voix ose ajouter à la Genèse : Oh! Guihôn, cours te jeter dans l'océan védique où naissent l'ambroisie et l'immortalité

toi grande eau de ma bible oubliée et perdue surface rude et assoupie que Dieu le bon réveille tes friselis qu'ils vibrent

souffle nous donne l'or

et la nacre de l'Orient eau Guihôn! brûle! Et que le Tigre jette et projette vers nous vieux enfants d'Ève l'eau antique sans innocence

où plongent nos pensées fugaces et la mouvance des incertitudes

un même fleuve traverse nos vies d'Occident et les vôtres vous polarise et nous partage

nous nous baignons sans protection musique fruissante qui connaît son tempo,

qui danse et tourbillonne mélodie des vieux chants de l'Oise et du Gange et de la Meuse et de la Yamouna

leurs feux m'éclaboussent et je lance en retour mon rigoureux soleil! mes vieux moments et ma pitié sont nus ensemble nous plongeons

et l'océan des pleurs peut s'engouffrer dans le tournoiement des planètes : priez ! nous attendons (.. ?) l'être de transgression

bénie la paix du Jourdain née d'Allah, de Jéhovah et de Vishnou

sur le vieil océan de lait gloire au souffle d'Eden asphyxie dans le sable

à nos guerres héréditaires là où les fils d'Adam survivent dans la nuit

#### CANTO SALGRADO, 2

Oui, quelques draps coquelicots résonnent sous ces voûtes.

dès mon enfance le petit jardin des bords de l'Oise transparent d'eau solaire et maternelle les diamants riaient dans ses pupilles

j'obtenais de ne plus jouer du piano tous les soirs je nageais à la proue en quatre sans barreur assise devant moi l'étincelante brune au corps épanoui mon désir la pulpe de ses lèvres intouchables je me souviens : la coupure la guerre d'Algérie les maisons de police sur mon crâne la matraque puis la paix provisoire au bout de l'Atlantique une moiteur serrait ma gorge au Rio de Janeiro

fini de traverser la rivière en nageant c'était l'océan maintenant je crus me faire moins fragile aventure rêvée loin des commissariats des coups et la fraîcheur de vagues ah! nettoierait peut-être la vie ma vie encore jeune

nous sommes des étoiles mes années croquaient la pomme sur l'orbite que je suivais elles me verront vite largué déposé plus d'amour s'ouvrent les plis sanglants d'une conscience qui palpite

mais pas de requiem rugissant ici ni là-bas c'est vrai j'ai très longtemps coulé je pleurais j'étais l'eau souillée ensemble et le poisson à l'agonie puis, puis vint un rythme et j'inventai la danse des morts

sombres eaux de ma vie d'alors les piranhas pullulaient ma peau gavée de mer flanc à flanc avec les morues ivres

c'était ma vie reléguée en ce jardin de sable

épiant l'écho de ce cantique à venir loin de l'ombre et des voûtes

## NAISSANCE POSSIBLE

qu'est-ce qu'une naissance à votre avis on se laisse faire voilà tout la vie vous étreint et alors

c'est peut-être dans la chambre d'une clinique entre deux gares par exemple la clinique

qui avec les ans va disparaître comme le boulevard qui la porte le boulevard qui est resté ouvert aux vents de la guerre et du commerce

le papier de la chambre était bleu votre mère vous le dira la chambre sentiez-vous que vous êtes né dans une chambre

moi non mais entre deux gares ah ! ça oui l'espace des boulevards l'espace des exodes l'espace où on se retrouve sur l'ailleurs des avenues et du monde au hasard

au hasard des berceaux successifs accueilli bien loin par l'horizon accueilli par les roseaux accueilli par le présent

partout ce père sans racines

accueilli par les arbres couchés sur le bleu des fleurs

sur quelques herbages saufs, encore saufs accueilli par des chevaux riches en crinières par des violons par des puits à moutons ah! salut les fuites ô fuites du salut

on vit nos sacs sont plein de joies de bondissante lenteur et de tristesse

les paysans eux respirent encore à l'ancienne lointains pays calmes où des cœurs peuvent s'enfler s'emplir du souffle qu'on nous donne comme rayon de vent vivant coups baguette de la magie

de la vie car la vie est un songe mais le rêve est bien vrai cette vie est un conte de quelque inconnu qu'on attend

j'ai en d'autres vies tant espéré l'inconnue

car la vie est un songe mais le rêve est bien vrai

on vit nos sacs sont plein de joie de bondissante lenteur et de tristesse

j'ai en d'autres vies tant espéré l'inconnue ma fée ma fiancée